

FE ILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 27 Octobre 1888

## L'EXPIATION

QUATRIÈME PARTIE

**N**HÉSITÉZ, pas monsieur le duc, reprit la jeune fille. Chaque instant de retard compromet le sort d'Ana. Allez trouver le docteur Herbin, ou plutôt, car il n'a pas d'autre nom à Madrid, le docteur Monterey. Tout le monde vous indiquera son adresse, calle del Prado. Encore une fois, ayez confiance en Dieu.

Elle le releva et avec le même accent de bonté : — J'attendrai votre retour auprès d'Anita, dit-elle, et je prierai Dieu pour votre succès.

Alors elle le conduisit jusqu'au perron qui menait à la cour d'honneur, le duc la salua et descendit les degrés d'un pas chancelant.

En le voyant passer, les yeux injectés de sang, le visage affreusement pâle, un domestique qui se tenait à la porte de sortie ne put s'empêcher de murmurer :

— Pauvre monsieur, je crains que si la senorita venait à mourir, il en deviendrait fou !

Tandis que don Alexandre se dirigeait vers la demeure du docteur, Michel Herbin et Horace étaient assis dans la chambre où la pauvre Angèle, assoupie dans son fauteuil, fixait sur eux ses regards sans intelligence. Près de la cheminée, le capitaine Agostin Rianta lisait un journal. Le vieux soldat faisait maintenant partie de la famille. Tous les matins il abordait le docteur avec cette même phrase : " Il est temps que je songe à reprendre le chemin de notre village, " et recevait la même réponse : " Attendez que notre chère malade soit guérie " Et, fidèle à la consigne il obéissait. Cependant, en dépit de toute la sollicitude de Michel, de toute la tendresse filiale d'Horace, l'infortunée demeurait privée de raison, ne reconnaissant aucun de ceux qui l'entouraient. Le docteur attristé devenait de jour en jour plus silencieux, et, s'il n'avait été soutenu par sa foi inébranlable et l'aide divine, lui-même aurait peut-être senti ses facultés s'ébranler. Il acceptait ses tortures morales comme une épreuve ; mais lorsqu'il pensait aux causes de son malheur, il ne pouvait retenir ses larmes et, la main sur son cœur, il se demandait pourquoi sa souffrance devait être si longue. Ces instants de défaillance n'étaient, à vrai dire, que de peu de durée. Il bénissait Dieu de lui avoir rendu son fils, ce fils dont le nom était déjà glorieux et dont l'âme était douée des plus nobles vertus. Pourtant, il avait une inquiétude à son sujet. L'œil exercé du médecin ne se trompe point. Horace était atteint d'une maladie de longueur, qui s'accusait toujours par une humeur taciturne, que rien n'expliquait. Riche, comblé d'honneurs, envié, mais adoré de tous ceux qui le connaissaient, le peintre semblait devoir jouir d'un bonheur sans mélange. Bien souvent Michel l'avait interrogé sur cette mélancolie, sans obtenir d'autre réponse que ces quelques paroles :

— Comment pourrais-je être souriant, quand je songe à ma pauvre mère ?

Le docteur Herbin ignorait que son fils fût instruit chaque jour par Virginie des progrès de la maladie d'Ana de Balboa ; il ne savait pas que chaque jour Horace, en l'abordant, avait sur les lèvres cette exclamation : " Ana se meurt ! " et que ce cri de douleur, le jeune homme devait le refouler au plus profond de son cœur. Le père et le fils, tous deux chagrins, dévoraient leurs soucis cuisants. Michel observait les yeux et le visage d'Horace et constatait avec anxiété que ces yeux se cavaient, que ce visage s'émaciait. Horace se rappelait les paroles de haine de son père contre le duc et se taisait.

Cependant le docteur paraissait, ce jour-là, déterminé à avoir enfin une explication décisive, et

déjà il avait adressé quelques questions au peintre, lorsqu'un domestique annonça une visite.

— La personne qui demande monsieur le docteur me semble bien malade.

— A-t-elle donné son nom ?

— Le duc de Balboa.

Horace s'était levé comme s'il avait subi une secousse électrique. Une vive rougeur monta au front de Michel Herbin.

— Répondez, dit-il, que je ne reçois pas.

Le domestique ne bougea pas de place.

— M. le duc m'a informé d'avance, reprit-il, que, s'il le fallait, il attendrait une heure.

Michel Herbin et son fils échangèrent un regard. Il y eut un silence. Le docteur semblait soutenir avec lui-même une lutte terrible. A la fin, comme s'il eût pris une résolution violente, il fit un pas vers la porte :

— Voyons ce que me veut ce visiteur, dit-il.

Il s'arrêta un moment avant de quitter la pièce et parut interroger sa conscience. Puis, maîtrisant ses sentiments, il s'éloigna.

Deux minutes, après il entra dans son cabinet de consultation. Debout, immobile, pâle, tremblant, semblable à l'accusé qui va comparaître devant les juges, le duc attendait au milieu de la pièce. En voyant s'avancer vers lui Michel Herbin, il s'appuya de la main au dossier d'une chaise et inclina la tête...

— Ma visite vous étonnera sans doute, monsieur, dit-il avec embarras.

Le docteur eut un sourire de mépris.

— Rien ne saurait m'étonner de la part d'Alexandre de Balboa, dit-il sèchement.

Ce ton froid et méprisant fit tressaillir le duc, une rougeur fugitive colora son visage, un éclair passa dans ses yeux, mais il se contint et baissa la tête. Il était résigné à subir tous les affronts pour sauver sa fille.

— Monsieur, fit-il après un instant de silence, en venant ici j'ai pris d'avance la résolution d'écouter avec calme tout ce que vous me direz. Vous êtes père et vous comprendrez ce qui me dicte ma demande. Il s'agit du salut de ma fille, de ma fille unique, qui m'est plus chère que la vie.

— Et vous venez vous adresser au docteur Monterey, reprit Michel avec la même froideur, pour arracher à la maladie cette fille unique, que vous aimez si ardemment.

Le docteur appuya ces paroles d'un nouveau regard de dédain.

— Non, monsieur, je sais que je ne parle pas au docteur Monterey mais au docteur Herbin.

— Vous me connaissez donc ?

Le duc fit un signe de tête affirmatif.

— Et vous avez l'audace de vous présenter ici ?

— Ce n'est pas l'audace mais le devoir qui me conduit vers vous, répondit le duc d'une voix suffoquée. Si vous pouviez lire dans mon cœur, vous comprendriez mon martyre et vous auriez pitié de moi.

Michel Herbin se redressa comme l'athlète qui s'appuie à porter un coup terrible à son antagoniste et avec un accent ironique :

— Voilà donc la fin d'un misérable, dit-il en enfonçant ses prunelles dans celles du duc. Superbe, hautain, cruel, barbare, quand les victimes qu'il veut sacrifier à ses lâches desseins sont faibles et sans aide ; rampant, hypocrite et vil, quand il se trouve devant ceux qui n'ont qu'à lui arracher le masque pour faire voir à tout le monde l'empreinte de ses crimes.

Michel Herbin s'arrêta. Ses paroles tombaient et sifflaient comme des coups de massue. Un moment il avait pensé que le duc se révolterait, mais, en le voyant humble, tremblant, suppliant, il eut un mouvement de répulsion.

— Sortez de cette maison s'écria-t-il. Entre vous et moi il ne peut y avoir aucun rapprochement. Si votre fille est malade, il y a d'autres médecins que moi à Madrid.

Le duc releva lentement la tête et attacha sur le docteur un regard où se peignait toute son âme navrée.

— Oh ! c'est impossible, dit-il, cette parole n'est pas celle d'un père.

— Misérable ! rugit Michel. Quoi ! vous osez me donner des leçons !

Ses yeux étincellaient, ses lèvres tremblaient, il serrait le poing et son attitude trahissait la colère formidable de l'honnête homme outragé.

— Je viens vous supplier de sauver ma fille, demandez-moi en échange de ce service tout ce que vous voudrez.

Il y avait dans cette réponse du duc tant d'énergie que le docteur fit un pas en arrière.

— Et si je sauve votre fille...

— Si vous sauvez l'enfant dont le cœur est innocent et qui n'a point à expier les fautes de son père, j'accepterai toutes les humiliations, toutes les conditions que vous voudrez m'imposer. Mais ce n'est point la science du médecin que je viens appeler à mon aide.

— Alors...

— Ma démarche chez vous, monsieur, est plus difficile, plus hardie, parce que je n'ai aucun droit à votre secours, parce que vous avez peut-être le devoir de me le refuser. Ma fille se meurt parce qu'elle aime votre fils, parce qu'elle sait que vous n'accepterez jamais pour lui la main d'Ana de Balboa...

— Et vous venez proposer à Michel Herbin de s'allier, d'unir son fils à une race maudite.

Le docteur eut un frémissement ; il appuya son poing sur la table, si fort que la table trembla. Un éclair jaillit de ses yeux.

— Vous pouvez me tuer, fit le duc en courbant la tête. Je vous ai dit que je sacrifierai tout pour le salut de ma fille, que je me soumettrai d'avance à toutes vos conditions.

Michel Herbin était pétrifié de stupéfaction.

— Et si je vous disais, répondit-il : " Alexandre de Balboa, vous possédez un titre que vous avez usurpé, des biens que vous avez volés, des honneurs que vous ne devez qu'à l'hypocrisie, vous n'avez droit qu'à l'opprobre qui couvre l'infamie, la société vous répudie comme un être malfaisant. Vous n'avez droit qu'au baignoire ou à l'échafaud. Il n'y a plus pour vous sur la terre qu'une seule espérance : l'expiation, que me répondriez-vous ? "

— J'accepterais l'expiation.

— Quelle qu'elle soit ?

— Oui, monsieur, quelle qu'elle soit.

Michel Herbin resta pensif. Le duc était tombé à genoux.

— Grâce pour ma fille ! sanglota-t-il.

Il y eut un long silence.

— Je n'ai pas de réponse à vous donner, dit enfin le docteur. Je ne suis pas le seul qui ai le droit de vindicte sur vous. Rappelez-vous que Térésa de Balboa a légué toute sa vengeance à sa fille et au père de cette enfant qui, sans la Providence, eût péri comme sa mère, victime de machinations infâmes. Rappelez-vous que vous avez été complice de celui qui a assassiné lâchement la femme de sir Richard Stone. D'autres que moi ont à vous demander compte de vos crimes.

— Mais ma fille se meurt ! supplia le duc.

— Dieu seul peut la sauver ! dit le docteur.

Les deux hommes se regardèrent.

Alexandre de Balboa sentait qu'il n'avait plus rien à demander. Il comprenait que la seule cause de la mort de sa fille, si elle devait succomber, c'était sa propre infamie. Son passé s'attachait à lui et le dévorait comme une robe de Nessus. Il perdait avec lui son enfant qu'il avait lui-même frappé au cœur.

Michel Herbin, voyant à ses pieds l'homme que, pendant seize ans, il avait poursuivi de sa haine, n'éprouvait pour lui aucune commisération. Le duc restait à ses yeux une branche malfaisante de l'arbre social que l'on abat d'un coup de cognée vigoureux. Mais il ne pouvait maîtriser les sentiments de pitié qui l'attiraient vers la jeune fille innocente à qui il devait lui-même d'avoir retrouvé son fils et Claudie.

Pendant quelques instants le docteur resta en suspens, cédant tour à tour à ces suggestions. Ce fut, à la fin, le devoir qui l'emporta.

— J'irai voir votre fille, dit-il. Les secours de l'art ne sont peut-être pas aussi impuissants que le croient mes confrères.

Le duc répondit par un cri de joie. Il s'était levé, et, dans l'ivresse de sa reconnaissance, il étendit les mains vers Michel Herbin. Le docteur ne répondit pas à cette démonstration. Il ouvrit la porte et Alexandre de Balboa s'éloigna sans oser se retourner.

Horace attendait avec impatience le retour de son père. De l'entrevue du docteur avec le duc